Le Seignadou

Le signe de Dieu



FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X

PRIEURÉ SAINT-JOSEPH-DES-CARMES

11290 – MONTRÉAL-DE-L'AUDE

Téléphone : 04 68 76 25 40

Février 2022

L'éditorial

Deo gratias.

Bien chers fidèles,

Sous le pontificat de Saint Pie X, un ami personnel de ce grand Pape, l'architecte Leonori, qui avait construit plusieurs églises en Italie et en Amérique, avait fondé une œuvre pour l'instruction et l'éducation chrétienne des enfants abandonnés. Des ennemis de la religion le calomnièrent gravement, l'accusèrent d'être un corrupteur de la jeunesse ; ils payèrent même un enfant qu'il avait assisté pour venir témoigner contre lui au tribunal de Rome. Quand il vint au tribunal (le Pape priait pour lui à ce moment), lorsqu'il eut entendu son ancien protégé porter ce témoignage contre lui et l'accuser de corrompre la jeunesse, Leonori lui dit devant le juge et toute l'assistance : « Comment, mon pauvre petit, c'est toi qui viens rendre un pareil témoignage, toi que j'ai recueilli, nourri, vêtu, élevé, formé, toi à qui j'ai donné ton gagne-pain ! » Alors, l'enfant, sentant toute son ingratitude, fondit en larmes et avoua devant le tribunal qu'il avait été payé pour porter ce faux témoignage. Leonori fut réhabilité, mais ses cheveux en une nuit étaient devenus blancs tant il avait souffert d'une telle ingratitude. Il fit plus tard la mort d'un saint.

Ne ressemblons-nous pas à cet enfant ingrat avant son retour à la raison ? *Quid habes, quod non accepisti ?* Qu'avons-nous, que nous n'ayons reçu ? Et comment répondons-nous à tous ces bienfaits que nous avons pu recevoir de la part de notre Dieu ? Trop souvent par une ingratitude manifeste qui se plaint de ce qu'elle n'a pas, sans regarder ce qu'elle a ; par une indifférence méprisable qui ne remercie jamais pour ce qu'elle a reçu ; pire encore, par le péché qui, au lieu d'honorer son bienfaiteur, ne manque pas de l'offenser.

Avons-nous conscience de notre ingratitude ? Ne sommes-nous pas ces enfants gâtés, ingrats malgré tout ce qu'ils ont reçu. Depuis le péché originel, la reconnaissance la plus élémentaire ne nous est pas toujours facile. Trois obstacles en effet se conjuguent et empêchent cette reconnaissance. Il s'agit de l'orgueil, de l'égoïsme et de la paresse.

L'orgueil d'abord. Si l'on doit être reconnaissant, c'est pour un bienfait reçu. Il y a donc là une forme de dépendance, et donc d'infériorité qu'il nous est toujours difficile de reconnaître. Nous voici constitués débiteurs et cela peut nous répugner. Le haut sentiment que nous avons de nous-mêmes empêche notre reconnaissance.

L'égoïsme ensuite. Comme l'enfant gâté ne sait pas être reconnaissant tant il reçoit et pense à force que tout lui est dû, de même Dieu nous comble tellement que nous ne nous rendons plus compte de tout ce que nous avons reçu : notre

existence, notre famille, l'éducation chrétienne devenue un bien si rare aujourd'hui, de quoi nous vêtir, de quoi nous abriter, de quoi nous nourrir, tout nous vient de Dieu, mais nous ne savons même plus le reconnaître. Nous sommes devenus ingrats, inconscients de tout ce que nous devons à Dieu.

La paresse enfin. Remercier exige un effort. Au-delà de l'orgueil et de l'égoïsme, de même qu'il faut prendre le temps d'écrire un mot de remerciements lorsque nous avons reçu un cadeau, de même vis-à-vis de Dieu, il faut faire l'effort de s'agenouiller quelques instants afin de lui dire tout simplement merci. Merci pour tout ce que nous lui devons, merci pour ses bienfaits, merci pour ses souffrances sur la Croix par amour de notre âme, merci d'être mort pour nous.

Reconnaissons donc avec humilité notre dépendance totale vis-à-vis de Dieu, mesurons la dette infinie que nous avons contractée envers lui, les bienfaits que nous avons reçus et que nous n'avons en rien mérités. Ayons la délicatesse de rendre grâces à Dieu.

Merci mon Dieu. *Deo Gratias.* Voilà des mots qui doivent aussi faire partie de nos prières.

Abbé Gonzague Peignot +



Giotto —L'adoration des mages—1306

L'action de grâces

L'action de grâces après la Communion [1]

par M. l'abbé Gonzague Peignot

S'il est un don qui réclame une action de grâces spéciale, c'est bien l'institution de l'Eucharistie et la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ dans notre âme afin d'y demeurer, d'en prendre possession et de la guider au paradis. Nous recevons dans ce sacrement l'Auteur même du salut et un accroissement de la vie de la grâce, qui est le germe de la gloire, ou la vie éternelle commencée ; nous recevons une augmentation de la charité, de la plus haute des vertus, qui vivifie et anime toutes les autres. C'est avec certitude le plus grand don que nous puissions recevoir.

Alors combien est blessante pour Notre Seigneur Jésus-Christ l'ingratitude de celui qui ne sait pas converser avec Lui et Le remercier de Sa venue après la communion ! Notre Seigneur avait déjà fait part de Sa surprise lorsqu'un seul des dix lépreux guéris était venu Le remercier. Combien plus ne s'indigne-t-Il pas en face de toutes ces âmes qui manquent de prêter attention à Lui et de Le remercier lorsqu'Il les comble de Sa présence divine !

Les fidèles qui quittent l'église presque aussitôt après avoir communié, ont-ils donc oublié que la présence réelle subsiste en eux, comme les espèces sacramentelles, environ un quart d'heure après la communion, et ne peuvent-ils pas tenir compagnie à l'Hôte divin pendant ce court laps de temps ? Comment ne comprennent-ils pas leur irrévérence ? Notre-Seigneur nous appelle, Il se donne à nous avec tant d'amour, et nous, nous n'avons rien à Lui dire et ne voulons pas L'écouter quelques instants.

Pour montrer la nécessité de l'action de grâces, on citait saint Philippe de Neri faisant accompagner par deux enfants de chœur céroféraires, une dame qui quittait l'église aussitôt après la fin de la messe pendant laquelle elle avait communié. Combien de fois a-t-on raconté cette leçon bien méritée, qui souvent a porté des fruits !

Alors, pourquoi ne pas reprendre maintenant la résolution de ne plus manquer à l'action de grâces ? Autrement il se pourrait qu'il y ait beaucoup de communions et peu de vrais communiants.

Les saints, en particulier sainte Thérèse d'Avila, Bossuet aimait à le rappeler, nous ont souvent dit que l'action de grâces sacramentelle était pour nous le moment le plus précieux de la vie spirituelle. L'essence du Sacrifice de la Messe est bien dans la double consécration, mais c'est par la communion que nous participons nous-mêmes à ce sacrifice d'une valeur infinie.

Il doit y avoir à ce moment un contact de la sainte âme de Jésus, unie personnellement au Verbe, avec la nôtre, une union intime de Son intelligence humaine éclairée par la lumière de gloire avec notre intelligence souvent obscurcie, oublieuse de nos grands devoirs, obtuse en quelque sorte à l'égard des choses divines ; il doit y avoir aussi une union non moins profonde de la volonté humaine du Christ, immuablement fixée dans le bien, avec notre volonté chancelante, et enfin une union de Sa sensibilité si pure avec la nôtre parfois si troublée. Et dans la sensibilité du Sauveur, les deux vertus de force et de virginité fortifient et virginisent les âmes qui s'approchent de Lui.

Or Jésus ne parle qu'à ceux qui L'écoutent. Ne négligeons donc pas le devoir de l'action de grâces, comme il arrive trop souvent aujourd'hui. Quels fruits peuvent porter des communions faites avec tant de sans-gêne ?

La négligence si fréquente dans l'action de grâces après la communion provient de notre méconnaissance du don de Dieu : *Si scires donum Dei !* Demandons à Notre-Seigneur, humblement mais ardemment, la grâce d'un grand esprit de foi, qui nous permettra de réaliser chaque jour un peu mieux le prix de l'Eucharistie ; demandons la grâce de la contemplation surnaturelle de ce mystère de foi, principe d'une action de grâces fervente dans la mesure où l'on a davantage conscience de la grandeur du don reçu.

1- Inspiré des notes de direction spirituelle du R.P. Garrigou-Lagrange, *La vie spirituelle*, septembre 1935, *Les Communions sans action de grâces.*

Que la très sainte Vierge Marie, Médiatrice de toute grâce nous accorde de devenir enfin des enfants pleins de gratitude pour l'Incarnation de son Fils dans nos âmes par la Très Sainte Eucharistie.



Gerard van Honthorst — L'adoration des bergers — XVII^{ème} s.

L'Action de grâces, deuxième fin du Saint Sacrifice de la messe

par M. l'abbé Chabot-Morisseau

« Monsieur l'abbé, j'ai beaucoup de mal à assister à la messe, car j'ai beaucoup de distractions, je ne sais pas comment les chasser. » Cette difficulté est notre lot commun que nous devons en partie à notre indocilité aux recommandations de notre mère la Sainte Église.

Quand une mère de famille chrétienne veut apprendre à son enfant à prier, elle le met à genoux devant elle, fait le signe de croix avec la main de son enfant, lui chuchote à l'oreille les prières qu'il doit faire, la façon dont il doit les faire, les paroles à utiliser pour prier. Durant toute la prière, elle l'encourage, corrige sa tenue et l'aide à faire la meilleure prière possible.

La Sainte Église n'agit pas différemment avec nous, et comme elle est l'épouse mystique de Notre-Seigneur, personne ne sait mieux qu'elle comment nous devons nous adresser à Lui, en particulier quand il s'agit de l'action la plus importante du culte, le saint Sacrifice.

Laissons l'Église nous mettre dans les dispositions adéquates, en répétant avec elle les prières qu'elle veut voir sur les lèvres de ses ministres pour prier son divin Époux. Ces dispositions sont contenues dans les prières qu'elle adresse à Dieu durant la messe. Il nous faut non seulement nous unir à ces prières, mais faire nôtres les sentiments qu'elles expriment. Or Notre-Seigneur, et à Sa suite l'Église, offre le Saint Sacrifice pour quatre fins : l'adoration, l'action de grâces, la demande de pardon et la demande de grâces.

C'est la deuxième fin que nous voudrions mettre en lumière dans les prières de la messe.

Nous pensons très souvent à demander, mais pour ce qui est de remercier, nous sommes bien souvent aux abonnés absents. Pourtant, l'action de grâces est très présente dans la liturgie de la messe et pas seulement après le Sacrifice, car l'intention de cette action de grâces est beaucoup plus vaste que le Sacrifice lui-même.

C'est dès le début des prières au bas de l'autel que se manifeste l'action de grâces dans la messe. En effet, après avoir fait le signe de croix qui est le signe de l'adoration, le prêtre manifeste ce qu'il va faire, et qu'il va le faire par gratitude : « *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui laetificat juventutem meam.* » Pourquoi le prêtre s'approche-t-il de l'autel ? Parce que Dieu a réjoui sa jeunesse, car Dieu a transformé sa vie par la vie de la grâce. Ce verset est tellement important qu'il est répété trois fois durant les prières au bas de l'autel.

L'Eglise manifeste aussi cette action de grâces lors du *Gloria* en demandant au prêtre

d'incliner la tête à ces paroles : « *Gratias agimus tibi*. » Nous Vous remercions pour Votre gloire immense. Nous ne remercions pas Dieu pour quelque chose qu'Il nous donne mais pour ce qui Lui appartient. C'est la gloire de Dieu qui est l'objet de notre remerciement et de notre gratitude.

La deuxième prière de l'offertoire est l'occasion pour l'Église de remercier, bien que ce ne soit pas le but premier de cette prière. « Ô Dieu qui avez créé la nature humaine d'une manière admirable et l'avez restaurée d'une manière plus admirable encore, … » Cette prière est une prière de demande, mais pour qu'elle soit exaucée, l'Église nous fait rappeler à Dieu, ou plutôt nous fait nous rappeler, les bienfaits de Dieu à l'humanité, à savoir la Création et la Rédemption.

Le psaume du *lavabo* comporte à nouveau de manière implicite ce remerciement car le Psalmiste veut proclamer chacune des merveilles accomplies par Dieu. Cette proclamation fait penser au chant de Magnificat « Le Seigneur a fait en moi de grandes choses ».

Dans le *Suscipe Sancta Trinitas*, l'Église rappelle à Dieu tout ce qu'Il a fait pour l'humanité : « La Passion, la Résurrection, l'Ascension, la Vierge Marie, tous les saints… » A quoi sert ce rappel si ce n'est pour nous remettre devant les yeux la bonté de Dieu à notre égard et l'immense gratitude dans laquelle nous devons nous abîmer par cette contemplation.

A l'entrée du Canon, alors que nous entrons dans le Saint des saints, dans la partie la plus sacrée de toute la liturgie, le prêtre dit à tous les assistants « Rendons grâces à Dieu », ce à quoi ils répondent « C'est juste et nécessaire ». Et toutes les préfaces commencent de la même façon : « Il est vraiment juste et nécessaire, c'est notre devoir et notre salut, de Vous rendre grâces toujours et partout ». L'action de grâces est un devoir de justice et c'est une nécessité pour le salut. Les paroles sont fortes, car nous disons explicitement à chaque fois que nous participons à la sainte Messe que si nous ne remercions pas, nous sommes injustes et que nous ne faisons pas ce qui est nécessaire pour nous sauver.

Et la fin de la préface est presque toujours identique : « A leurs chants, nous vous prions de laisser se joindre aussi nos voix pour proclamer une humble louange. » L'Eglise nous fait demander d'être unis aux saints du Ciel pour chanter l'hymne d'action de grâces.

Si le canon est l'écrin sacré, la custode, la consécration est la perle précieuse entre toutes, le trésor insondable. Or, les paroles qui entourent immédiatement les deux consécrations parlent de l'action de grâces de Notre-Seigneur à Son Père : « Vous rendit grâces » avant la consécration du pain et « Vous rendit grâces encore » avant la consécration du vin. Notre-Seigneur, alors qu'Il célèbre la première messe prend soin, immédiatement avant l'Action par excellence, de remercier. Ne semble-t-il pas évident, si Notre-Seigneur l'a fait, que nous devons faire de même ?

Le canon s'achève sur ce constat qui doit susciter notre action de grâces : « Par Lui Seigneur, Vous ne cessez de créer tous ces biens et Vous les sanctifiez, Vous leur donnez vie et Vous les bénissez pour nous en faire don. Par Lui, avec Lui et en Lui, Vous sont donnés, Dieu tout puissant dans l'Unité du Saint Esprit tout honneur et toute gloire. »

Immédiatement après la communion au Précieux Corps de Notre-Seigneur et avant la communion au Précieux Sang, l'Église met sur les lèvres du prêtre la phrase suivante : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous Ses bienfaits ? Je prendrai le calice du Salut et j'invoquerai le Nom du Seigneur. Je louerai le Seigneur en L'invoquant et je serai délivré de tous mes péchés. » Cette place est importante. Comment remercier Dieu du don immense de la communion ? En communiant à nouveau. En effet, la seule action de grâces qui plaise pleinement à Dieu est l'action de grâces de Son divin Fils. Ce n'est donc que dans l'union à Notre-Seigneur, donc dans la communion que notre action de grâces satisfait Dieu pleinement. Mais en communiant, la dette de reconnaissance s'alourdit et exige de notre part une nouvelle communion pour remplir ce devoir nécessaire de justice.

Laissons-nous mener par l'Église pour perfectionner notre participation à la Sainte Messe. Comme l'enfant dans les mains de sa mère, laissons l'Église nous dicter les paroles et les sentiments qui doivent être les nôtres dans une action qui nous dépasse de si loin. L'union au Saint Sacrifice de la messe est le moyen par excellence pour remplir ce devoir de justice qu'est l'action de grâces.

Année Saint François de Sales

Comme largement évoqué dans le précédent Seignadou, l'anniversaire de la mort de saint François de Sales offre l'opportunité de découvrir ou redécouvrir l'apostolat charismatique de ce saint évêque, qui n'eut de cesse, avec succès, de convertir les habitants d'un diocèse pourri de protestantisme. Son ouvrage le plus connu, l'Introduction à la vie dévote, paraît le plus facile pour connaître l'esprit de ce grand saint, et d'en être conquis pour le suivre sur le chemin de la vraie dévotion.

Afin d'encourager les fidèles du Prieuré à s'enquérir de ce précieux recueil, il a semblé pertinent de donner à lire un large extrait de la présentation qu'en a faite le R.P. Etienne-Marie Lajeunie o.p. en préambule de l'édition publiée par les Editions du Seuil en 1962.

Dévot ! Décocher à quelqu'un ce qualificatif, depuis le Tartuffe, serait de nos jours une injure. Molière pourtant n'y jouait que les hypocrites et leurs « grimaces », et ne voulait point « décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. » (…) Il attaquait la fausse dévotion (…) Il mettait, dit-il, tout son art et tous ses soins à « bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celui du vrai Dévot ». (…)

Pour saint François de Sales, en effet, « la vraie et vivante dévotion présuppose l'amour de Dieu » ; elle n'est même « autre chose qu'un vrai amour de Dieu » : un amour joyeux, fervent, allègre, épanoui dans l'espérance, attaché à bien vivre, et qui « nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement » au service du Seigneur et des hommes. Et rien n'est aussi nécessaire et précieux qu'un tel amour : quel chrétien ne voudrait l'avoir ? A cette sainte charité M. de Genève introduit son lecteur.

On sait comment naquit Philothée au début du grand siècle. Vivait alors en Savoie une jeune Normande, Louise de Châtel, qu'avait épousée M. de Charmoisy, cousin de saint François et gentilhomme ordinaire de M. de Nemours, duc aussi du Genevois et plus parisien que savoyard. Elle était jolie femme, intelligente, et fille d'honneur de la duchesse de Guise avant son mariage : elle aimait le monde. De ses châteaux savoisiens son mari souvent s'absentait pour le service de son prince, et soudain elle se vit en face d'austères et prosaïques devoirs : tous les soins de la vie quotidienne, toutes les charges d'un grand domaine, un petit monde de paysans à gouverner, réconcilier, soigner, consoler ; adieu les bals, les sérénades, les atours. La vie dorée s'était évanouie devant la vie réelle, avec ses besognes, ses lassitudes, ses tentations, ses périls. Un sermon de Monseigneur, en 1604, lui fit sentir que la piété pourrait seule combler ce secret vide du cœur d'où naissait son ennui. Elle demanda conseil à l'évêque qui s'empressa de l'en combler, car il aimait cette âme « toute d'or », qu'il jugeait « infiniment propre à servir le Seigneur ». Il rédigea de courts mémoires de dévotion, qu'il soumit au Père Forier, supérieur des jésuites de Chambéry : il fut émerveillé de ce trésor et pensa qu'il ne pouvait rester caché ; François, s'inclinant, les accommoda de quelques arrangements ; ainsi fit-il sans y avoir pensé son plus populaire chef-d'œuvre, la Philothée, qui parut à Lyon, chez Rigaud, avec le millésime 1609. Il s'en fit aussitôt plusieurs éditions fautives : l'auteur les révisa et donna son texte définitif en 1619 (…).

Quand ce petit livre parut, ce fut un « tonnerre d'applaudissements ». Il fut imprimé plus de quarante fois du vivant même du saint ; il traversa les siècles sans voir son succès diminuer ; aujourd'hui ses éditions dépassent le nombre de mille et l'on ne cesse d'en produire de nouvelles. A quoi tient donc un tel succès ?

Les ouvrages de piété surabondent, mais les uns fort doctes sont pour les savants et les autres fort mystiques pour les âmes élevées. D'autres, de bonne manière et fort pratiques, sont souvent de moindre style et plus austères. La Vie dévote garde un charme unique et qui tient à bien des causes. Le ***ton*** est cordial et simple « et pour ainsi dire bonhomme ». Saint François de Sales n'est pas un professeur qui doctoralement raisonne, un prédicateur qui clame, ce n'est pas un auteur mais « un homme », et plus qu'un homme, un ami : un ami qui nous parle, qui nous connaît bien, et qui marche, et qui sait où il nous mène, et si nous voulons bien l'écouter et le suivre, nous ne savons plus nous passer de lui, tant il nous mène bien et agréablement.

Il ne faut par le lire comme les autres auteurs

d'un trait ou par des méditations forcées. Son langage est clair, limpide comme l'eau de ces fontaines que l'on croit peu profondes parce qu'elles sont transparentes : ne craignez pas de le trouver superficiel, vous lui découvrirez, en le relisant, toujours des sens nouveaux. Ne vous laissez pas surprendre par son style un peu « vieillot », par ses comparaisons naïves et que vous trouverez peut-être un peu trop abondantes ; passez sur sa préciosité, qui était de son temps à la mode et qu'il n'agréa que pour se faire mieux lire ; pour ne pas trouver sa lenteur agaçante, ne restez chaque fois qu'un petit moment avec lui, écoutez-le pour lui plaire et vous vous plairez avec lui. Il vous apparaîtra vivant, proche de vous et vous serez surpris de voir qu'il vous connaît mieux que vous-même, et qu'il vous donne à la minute le conseil dont vous aviez le plus besoin. Et ce bien qu'il vous fera sera pour vous si précieux que vous aurez bientôt le désir encore de l'entendre. Il deviendra votre ami et vous saurez que l'amitié se fait entre égaux ou rend pareils ceux qui s'aiment : c'est donc vous qui petit à petit ressemblerez un peu mieux à saint François de Sales, et ce sera grand profit pour vous-même, votre femme ou votre mari, vos enfants et vos voisins, et tout le monde.

Si d'aventure vous êtes pris à son piège, allez plus avant : essayer de ***mettre en pratique***, mais sérieusement, ce qu'il vous conseille. Et d'abord ceci qui est capital : « S'il vous arrive, Philothée, de n'avoir point de goût pour la méditation, je vous conjure de ne point vous troubler, mais ouvrez la porte aux paroles vocales… ; à autres fois, prenez un livre en main, et le lisez avec attention jusqu'à ce que votre esprit soit réveillé ou remis en vous ; piquez quelquefois votre cœur… ; que si, après tout cela, vous n'êtes point consolée, pour grande que soit votre sécheresse, ne vous troublez point, mais continuez... » ***Continuez*** **!** Cette règle vaut pour tous les exercices que ce grand saint vous conseille ; doucement, patiemment, sans jamais vous lasser, allez toujours ; n'est-ce pas le précepte même du Maître : « Il vous faut toujours prier et ne jamais vous arrêter. » Si vous suivez cette première règle vous irez jusqu'au bout du chemin, et ce chemin le voici.

Vous ferez le voyage en cinq étapes. En la première votre guide vous enseigne à changer en un sincère amour le simple désir que vous en avez ; en la seconde il vous montre comment mener cet amour à la perfection ; en la troisième, comment vous devrez exercer les vertus qui vous sont nécessaires ; en la quatrième, comment vous pouvez surmonter les peines ou les distractions du monde et les diverses tentations qui assaillent votre vie ; en la cinquième enfin, comment persévérer et renouveler jusqu'à la fin votre ferveur. Heureux voyage où vous verrez cependant de jolies choses, des traits charmants, des comparaisons gracieuses, qui se logeront dans votre mémoire pour renouveler dans votre cœur les belles pensées qu'elles portent, et des portraits qui vous feront penser à ceux qu'a burinés La Bruyère.

Mais votre bonheur sera fait d'un plus profond et plus grand bien que celui de ces grâces. En vous menant au pur amour, saint François de Sales vous fera découvrir le secret de la joie, de cette joie même qui surabonde, selon saint Paul, au milieu des tribulations du monde, parce que rien, sauf le péché, la plus triste des choses, ne peut arracher son bien au cœur qui aime Dieu, puisque ce bien, c'est Dieu même.

(…)

Et ne croyez pas qu'il écrit seulement pour les femmes. ***Philothée***, c'est l'âme qui aime Dieu, et les hommes aussi ont une âme, et bien embarrassée de choses souvent qui les arrêtent trop d'aller jusqu'au Christ, comme l'observait finement ce docte et saint abbé Huvelin, le père spirituel et l'ami de Charles Foucauld : « Saint François s'adresse aux hommes comme aux femmes ; je dirais même que la Vie dévote s'adresse plus particulièrement aux hommes. Qu'est-ce qui arrête le conversion de la plupart d'entre eux ? C'est qu'ils sentent leur misère, le fond si misérable de leur âme et qu'ils se disent : comment approcher avec cela, c'est impossible. (…) Ecoutez saint François de Sales : *Encore que je me sente misérable , je ne me trouble pas, et quelque fois je suis joyeux, sentant que je suis une vraie bonne besogne pour la miséricorde de Dieu.* C'est le mot charmant d'une âme qui conserve sa sérénité en comptant sur Dieu et non sur soi, en faisant arme de sa misère : notre misère n'est-ce pas un titre à la miséricorde divine ? » (Abbé Huvelin, Quelques directeurs d'âmes du XVII^{ème} siècle, 1911, p. 20). Vous qui n'osez pas approcher « avec cela », prenez ce livre, il vous sera bienfaisant.

CULTURE RELIGIEUSE

Survivre au monde moderne

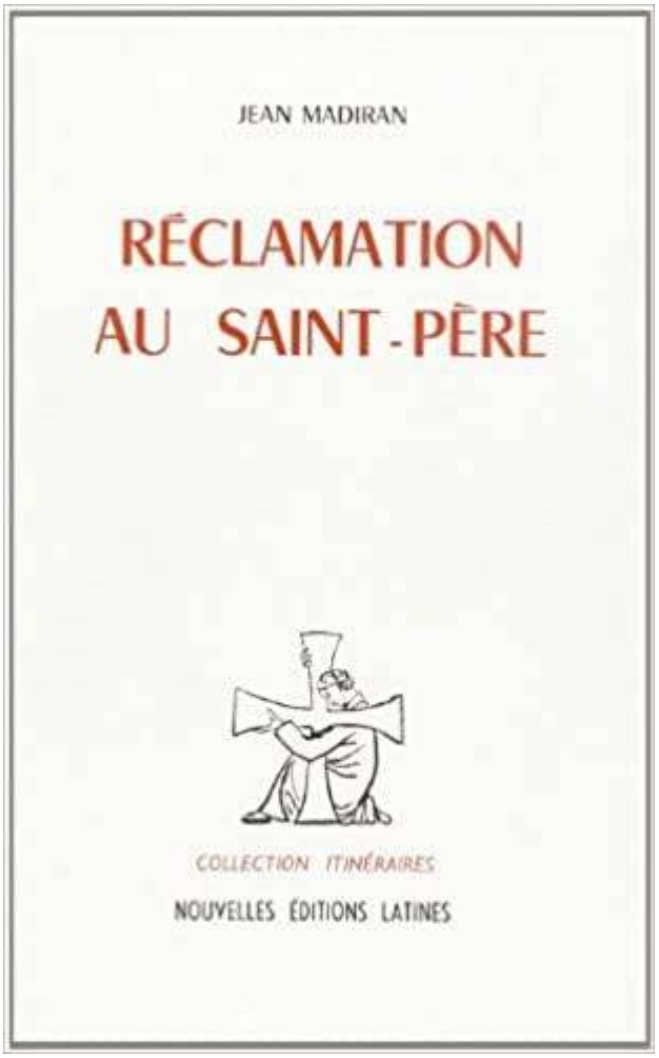
par M. l'abbé Simoulin

De plus en plus nombreux sont ceux qui s'inquiètent et dénoncent le mal qui envahit nos sociétés. Nos dirigeants vivent avec force le cri de Cinna : « Je suis maître de moi comme de l'univers, je le suis, je veux l'être », et les pauvres humains qui leur sont soumis, qui vivent donc privés de toute référence spirituelle et se trouvent enfermés dans leur moi animal, deviennent l'illustration vivante de la sentence de Chesterton :« **L'humanité est déséquilibrée à l'endroit du sexe, et la santé véritable ne lui est permise que dans la sainteté**. »

Cet aphorisme de Chesterton est la forme triviale, accessible à tous, des principes de la république ! Tous, en effet, n'ont pas les capacités intellectuelles pour comprendre ce que sont ces « valeurs » qu'on présente comme les « principes » de la république, dont l'autorité est bien supérieure aux lois divines ! Mais tous comprennent lorsqu'on leur parle de liberté sexuelle.

Je relisais les pages prophétiques de Jean Madiran dans sa Réclamation au Saint-Père de 1974, suite de L'hérésie du XX^{ème} siècle de 1968. C'est surtout le chapitre VII « Survivre au monde moderne ». Tout ce chapitre est à relire, mais quelques extraits nous permettront de suivre sa pensée, lorsque, reprenant l'axiome de Chesterton, il conduit le raisonnement jusqu'à la source du mal :

« La communion des enfants instituée par saint Pie X est pour notre temps : car **aujourd'hui les enfants sont au centre du combat spirituel.** Ce n'est pas nous qui avons installé la guerre religieuse parmi les enfants. C'est Satan lui- même et ses suppôts : ils ont vidé le catéchisme de tout contenu surnaturel, et ils ont installé leur éducation sexuelle à la place de l'éducation de la foi. Il est toujours trop tôt, selon eux, pour enseigner aux enfants la doctrine révélée, mais il n'est jamais trop tôt, simultanément, pour leur révéler la sexualité et ses sortilèges. Tel est le combat du Démon dans notre société pourrie. Ce que les païens eux-mêmes n'avaient pas fait, la remarque est de Pie XII et nous allons y revenir, les pornographes catholiques l'entreprennent depuis trente ans contre la pureté des enfants. Ce sont les mêmes qui reculent l'âge du catéchisme et qui avancent l'âge de l'éducation sexuelle. Mais le catéchisme qu'ils reculent n'est plus le catéchisme, l'éducation sexuelle qu'ils avancent n'est pas une éducation. Ils pervertissent tout ce qu'ils touchent. Ne refusez pas la vérité religieuse aux enfants : et vous verrez qu'ils sauront très bien distinguer un bon prêtre d'un mauvais prêtre. De toutes façons, parents chrétiens, vous n'avez pas le choix.



Aucun point de ma lettre à Paul VI du 27 octobre 1972, absolument aucun n'était une nou-

veauté : tout ce que j'y disais au pape en résumé, je l'avais dit en détail, avant lui, à tous les autres. Mais il fallait que cela aussi soit dit au Souverain pontife, et je n'ai trouvé aucune manière de le lui dire qui soit plus courte que celle-ci : « Les enfants chrétiens ne sont plus éduqués, mais avilis par les méthodes, les pratiques, les idéologies qui prévalent le plus souvent, désormais, dans la société ecclésiastique. Les innovations qui s'y imposent en se réclamant à tort ou à raison du dernier concile et du pape actuel, — et qui consistent, en résumé, à sans cesse retarder et diminuer l'instruction des vérités révélées, à sans cesse avancer et augmenter la révélation de la sexualité et de ses « sortilèges », — font lever dans le monde entier une génération d'apostats et de sauvages, chaque jour mieux préparés à demain s'entretuer aveuglément. »

Le monde antique avait laborieusement découvert le sens de la nature des choses et de la nature de l'homme ; et il avait conçu la règle de suivre la nature. Mais il n'y arrivait pas : plus il s'efforçait de suivre la nature, plus il constatait qu'il s'en éloignait. Dans ce désastre incompréhensible comme une obscure malédiction, la révélation du péché originel fut une bonne nouvelle parce qu'elle était à la fois une explication et une espérance : l'humanité n'était donc pas maudite, elle était guérissable, et le salut était venu jusqu'à elle.

Voici maintenant d'autres jours, où l'humanité ne veut plus reconnaître ni nature ni péché, ni échec de la nature ni explication de l'échec par le péché, et n'attend plus rien que du rêve collectif. Le monde moderne s'est détaché du réel et dérive dans l'imaginaire, qui est le seul domaine où l'homme puisse se faire dieu. La démocratie imaginaire. L'égalité imaginaire. Le progrès imaginaire. L'évolution imaginaire. La sexualité imaginaire. C'est-à-dire la démocratie, l'égalité, le progrès, l'évolution, la sexualité non point tels qu'ils sont ou peuvent être, mais tels que s'en nourrit l'imagination collective. Les autorités, officielles, par peur de l'impopularité, ne regardent plus qu'à satisfaire en rêve les rêves des hommes et non plus leur nature. Après avoir collectivisé, exploité, réparti l'imagination politique, puis l'imagination économique, puis l'imagination culturelle, on en est venu à l'imagination sexuelle. Et les autorités religieuses travaillent à faire du christianisme, revu et corrigé, un rêve adapté à cet univers de rêve, afin qu'il remporte lui aussi des succès : des succès mondains au sein d'un monde en train de s'évanouir.

Il s'enfonce, ce monde moderne, en un désastre incomparablement plus grand que celui du monde païen : car l'antique monde païen mourut victime d'une énigme dont il n'avait pas reçu la clef, tandis que le monde moderne avait tout reçu, il était l'héritier ensemble du monde antique et du monde chrétien, et ensemble il a rejeté la nature et la grâce, le problème et sa solution, la sagesse des hommes et la folie de la Croix. C'est en quoi résident sa nouveauté, son évolution, sa mutation.

Les docteurs de l'apostasie immanente, les hiérarques de l'auto-démolition se sont mis à son école. Ils ne veulent pas « se couper » du monde moderne. Au contraire le christianisme s'est toujours séparé du monde. Écoutez Bossuet (deuxième sermon pour la fête de la Conception de la Sainte Vierge, « second point ») : « Qu'est-ce que le peuple fidèle ? C'est un peuple séparé des autres, de la masse de perdition et de la contagion générale. C'est un peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel, il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère du baptême, afin de le séparer pour lui seul. Oui, chrétien, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. — Mais comment se séparer, direz-vous ? Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissements, dans les compagnies. Faut-il se bannir des sociétés ? Faut-il s'exclure de tout commerce ? — Que te dirai-je ici, chrétien, sinon que tu sépares du moins le cœur ? C'est par le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur* (Rom., X, 10) ; c'est le cœur qu'il faut séparer... Cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde et de tenir son cœur séparé... Mais que voulez-vous que je vous dise ? Puis-je vous prêcher un autre évangile à suivre ? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-même. Faites-vous quelquefois une solitude où vous méditerez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ. »

Se séparer du monde moderne par une opération de pensée individuelle ne concerne que des individus. Ce n'est pas rien, mais cela est de tous les temps. Les vocations érémitiques savent toujours trouver le chemin du désert qui leur convient. Il s'agit aujourd'hui de se séparer du monde moderne par une opération concertée, collective, sociale. Il s'agit, pour survivre, de tisser des cellules et des communautés chrétiennes dans le tissu même de ce monde. L'inverse en somme, ou plutôt le contraire de l'apostasie immanente qui est entrée dans l'Eglise : la contre-révolution immanente, vécue et fomentée non pas au désert mais à l'intérieur du monde moderne, au point exact d'insertion du devoir d'état de chacun.

La séparation d'avec le monde moderne est spirituelle et non pas physique : vivre dans ce monde comme n'en étant pas. S'en donner les moyens temporels, ce qui veut dire à la fois les inventer et les réaliser. Besogne temporelle et de commandement temporel ; besogne de chefs temporels, si Dieu nous les donne.

De chefs temporels. Assurément. Car s'il est vrai, pour prendre un exemple, que la Parole de Dieu, transmise par le ministère sacerdotal, est la cause nécessaire et, en un sens, suffisante, des cathédrales, des hôpitaux, des orphelinats qui ont couvert la terre chrétienne, ils n'ont cependant pas été construits avec des mots, ni par des clercs, ni au moyen des sciences ecclésiastiques. Il y fallut l'art et la science du gouvernement temporel des hommes : gouvernement qui est en vue de fins spirituelles qu'il ne se fixe point à lui-même, mais auxquelles il a mission de conduire un groupe social en tant que groupe. Cette science et cet art ne peuvent guère trouver refuge et s'exercer sainement, dans ce monde apostat, qu'au niveau de l'élémentaire, c'est-à-dire des plus petites sociétés fondées sur la proximité locale, l'affinité immédiate, l'entraide entre voisins et compagnons. C'est ce qui spécifie notre situation en ce moment de l'histoire humaine : l'apostasie moderniste est gigantesque et totalitaire ; le christianisme en est revenu, comme firent les premiers chrétiens, à tisser des micro-réalisations, de petites sociétés chrétiennes qui en elles et à partir d'elles, si Dieu veut, referont une chrétienté.

Au niveau des grandes sociétés nationales, des grandes administrations civiles ou ecclésiastiques, au niveau des grandes dimensions sociales, l'apostasie moderne s'est établie d'une manière qui ne laisse pour le moment aucune chance à la transmission de la loi naturelle et de la religion révélée. Cette transmission ne survit, sauf exceptions devenues rares, qu'au niveau de la famille chrétienne. Mais la famille chrétienne n'y suffit que pour les premiers âges de l'enfant. Nous vérifions ici le principe de philosophie sociale selon lequel la famille est une « société imparfaite », c'est-à-dire incapable de se procurer partout et toujours à elle-même tout ce dont elle a besoin. C'est pourquoi les familles s'assemblent en société : la société civile. Elle est dite « société parfaite » en ce que, grâce à leur coopération en son sein, les familles peuvent s'y procurer les unes aux autres, par complémentarité, l'ensemble des biens matériels et moraux nécessaires à la poursuite de leur fin, qu'elles ne pourraient obtenir de leur industrie propre en restant isolées. C'est sur cette base et pour cette raison que se fonde la société. La société civile moderne est devenue entièrement apostate quant à ses autorités, ses institutions, sa législation, ses idéaux, sa culture, son enseignement, ses moyens d'information, ses coutumes et ses loisirs.

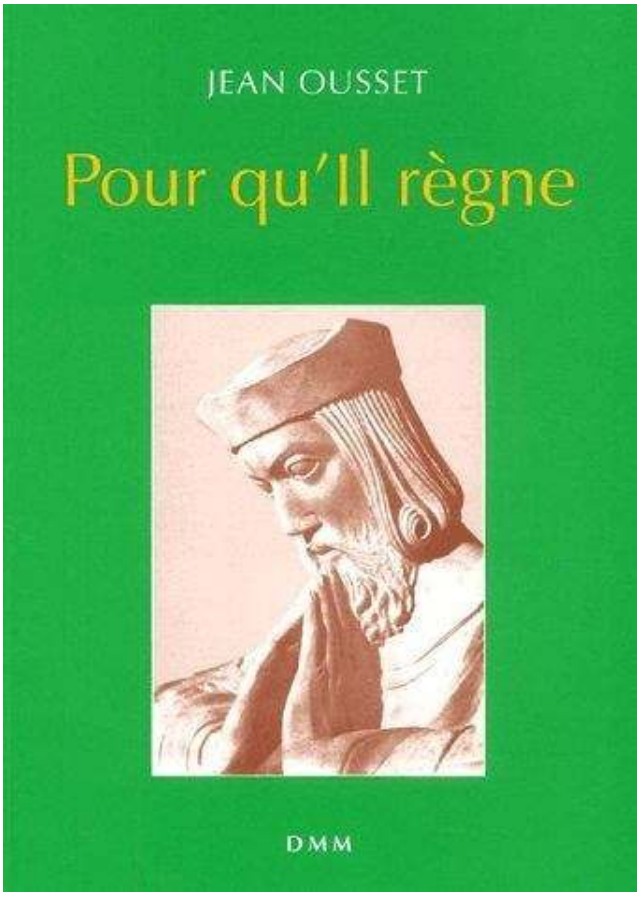
Les familles chrétiennes sont, physiquement, partie intégrante de cette société apostate ; spirituellement, elles s'en sont séparées. Dans cette situation, elles sont appelées à recommencer de fonder à partir d'elles- mêmes la société chrétienne, en s'unissant par petits groupes pour se procurer l'enseignement du catéchisme et la célébration du sacrifice de la messe qui, sans cela, ne leur seraient plus assurés. La défense de la foi de leurs enfants les conduit pratiquement à tisser entre elles une société de catacombes : de catacombes non plus physiques, en tout cas point pour le moment, mais de catacombes mystiques. Quand cela est possible, et c'est le meilleur des cas, avec une école, autour d'une école chrétienne, petite et libre, d'autant plus libre que petite.

Cette auto-défense des familles est une organisation temporelle ayant une fin spirituelle, comme toute société ; elle relève du pouvoir temporel du laïcat chrétien, à qui il appartient de prendre toutes les dispositions pratiques pour ordonner temporellement l'entraide et la com-

plémentarité des familles qui veulent vivre dans la fidélité à la loi naturelle et à la doctrine révélée. Il a toujours fallu quelque péril prochain, quelque nécessité majeure pour que se constituent des autorités temporelles. Celles qui aujourd'hui sont appelées à se constituer par la plus majeure des nécessités, la nécessité du catéchisme romain et de la messe catholique, ont à restaurer dans les faits, sur le terrain, et presque empiriquement, les premières fondations d'un pouvoir temporel du laïcat chrétien.

Le pouvoir temporel, distinct du pouvoir spirituel, ce n'est pas seulement l'État, ses ministres et ses préfets. Ceux-là, tels qu'ils sont aujourd'hui, étrangers au christianisme, le chrétien les subit parce qu'il ne peut pas faire autrement ; il n'en pense pas moins. Le chrétien remarque que ce pouvoir temporel ignore non seulement le Dieu des chrétiens, mais encore le Dieu de la loi naturelle, et que cette soi-disant neutralité tournera forcément à la ruine de ceux qui la professent et qui la vivent ès qualités. Non que le chrétien attende de l'État qu'il impose par la violence, à un peuple infidèle, la reconnaissance de la Seigneurie de Jésus-Christ : mais le chrétien sait qu'un État ne reconnaissant point pour loi fondamentale la loi naturelle, y compris les trois premiers commandements du Décalogue, est condamné à l'évanouissement. Soumis cependant aux lois et aux chefs de la cité dans la mesure où ils ne commandent rien de contraire à la loi de Dieu, le chrétien, d'autre part, en tant que laïc chrétien, a besoin (surtout aujourd'hui, pour le catéchisme, la messe et les écoles) de chefs temporels : qui ne sont évidemment pas les chefs temporels de la cité apostate.

En qualité de citoyen, le chrétien reconnaît dans toute la mesure possible le pouvoir de l'État. En qualité de chrétien, il ne reconnaît à l'État non-chrétien aucune autorité sur le temporel chrétien en tant que tel. Le temporel chrétien réclame un pouvoir temporel. Ce pouvoir se confond en partie avec celui de l'État quand l'État est chrétien. Dans le cas contraire il s'en distingue : il fallait s'en aviser, ce fut en notre temps la grande intuition de Jean Ousset. Reste à comprendre que le temporel chrétien ne se limite pas au civique. Ou que, si l'on préfère s'exprimer ainsi, le civique d'une nation comme la France comporte, et non point en annexe, le catéchisme romain et la messe traditionnelle. Les catholiques français auront-ils besoin que ce soit l'agnostique Maurras qui vienne, une fois encore, le leur rapprendre ? »



Vie de l'Ecole et du Prieuré

Carnet paroissial

Est devenu enfant de Dieu par le baptême :

- Paul **Lafaye**, fils de M. et M^{me} Pierre Lafaye, le 8 janvier 2022.

A été honoré de la sépulture ecclésiastique :

- Monsieur Benoît **Turpault**, le 25 janvier 2022.

Prions pour le repos de son âme !

Chronique des mois de décembre 2021 et de janvier 2022

Décembre

Le mois de novembre s'achève dans le froid, et la neige vient blanchir la Montagne Noire. Pendant que d'aucuns contemplent ces beaux paysages depuis leur maison bien chauffée, les petits scouts grelotent au pied de la cité médiévale de Carcassonne. Leurs chefs leur ont donné rendez-vous pour un jeu original, corriger un feuillet bourré d'inepties sur la fameuse citadelle restaurée par Violet-le-Duc. Suit une nuit sous la tente, au domaine de Maynadier, chez M. et Mme Biver, par 4°C. Rien de tel pour se rafraîchir les idées. Le lendemain, M. l'aumônier fait revivre la magnifique église de Preixan en y célébrant le rite tridentin, qu'on n'y avait plus célébré depuis cinquante ans.

À l'occasion du premier dimanche de l'année liturgique, une recollection est prêchée toute l'après-midi au Prieuré. Après un repas tiré du sac, les pieux exercices s'enchaînent : conférences, chapelet, méditation, chemin de croix. Peut-on mieux commencer la préparation de Noël ? Certainement non ! Mais attention, ce n'est qu'un début, il s'agit maintenant de continuer sur cette belle lancée, en maintenant les résolutions, et en offrant de joyeux sacrifices pour que les anges ouvrent les vannes du Ciel sur nos âmes.

« Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître ! » Le Forum des Métiers organisé par le MCF, avec M. Sassine à la baguette, s'est déroulé avec succès. De 9h00 à 17h00, des jeunes gens venus de tout le grand Sud ont pu entendre les conférences des différents intervenants : agriculteur, boucher, maréchal-ferrant, maçon, architecte, professeur, journaliste, militaire, gendarme, avocat, magistrat, informaticien, médecin et j'en passe… Il y en avait pour tous les goûts. Les jeunes gens ont apprécié, et quelques-uns ont certainement pu se fixer des objectifs qui les aideront à mieux travailler à l'école à l'avenir. Quelques-uns ont posé la question suivante : « Monsieur l'abbé, vous n'avez pas songé à présenter le *cursus ecclesiasticus* pour la vocation ? » Une double réponse devait éclairer les interlocuteurs. Il ne convient pas de mettre sur un pied d'égalité l'état de vie sacerdotal et les autres métiers du monde, tout honorables qu'ils soient. En outre, le « stand » est ouvert toute l'année !

L'éclat merveilleux de l'Immaculée vient illuminer nos âmes de joie. Son triomphe est certain ! Il fut annoncé dès la Genèse, et la Mère de Dieu Elle-même l'a rappelé à Fatima. C'est en l'honneur de cette Vierge victorieuse que la messe est célébrée avec pompe. La pluie, mal-

heureusement, empêche la procession. Puissent nos prières hâter le triomphe du Cœur Immaculé sur les ennemis de Dieu et sur l'Enfer, qui semble avoir lancé toutes ses forces dans la guerre.

Avant de rentrer dans leurs chaumières, les garçons sont surpris de croiser une flopée de soutanes, venues pour la recollection de doyenné. Présidée par M. l'abbé de Jorna, supérieur du district de France, la réunion se déroule dans une ambiance fraternelle, qui rappelle le psaume : « *O quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* » Prières, études, repas fraternel, et chacun repart pour son champ d'apostolat plein d'enthousiasme pour l'œuvre de Monseigneur Lefebvre, la Fraternité Saint-Pie-X, manifestement bénie par la main du Très-Haut.

Les pensionnaires partis, la communauté prend sa respiration, mais un bref instant seulement, puisque la grande et belle fête de Noël est imminente. Les bons fidèles veulent être intérieurement purifiés avant de célébrer ce grand mystère d'amour qu'est la venue au monde de Verbe incarné. Aussi, trois prêtres ne sont pas de trop pour assurer les permanences de confession.

Enfin, les 24 décembre, vers 23h00, dans le silence de la nuit, les familles arrivent, une par une, et remplissent l'église Saint-Joseph banc par banc, pour assister à la Messe de minuit, qui suit immédiatement la veillée de prières et de chants. À minuit juste, le prêtre, en chape, vient déposer dans la crèche le petit santon de l'enfant Jésus, et, après s'être profondément incliné, l'encense, en signe d'adoration. Simplicité touchante et profonde de la Tradition chrétienne.

M. l'abbé Peron, lui, a pu célébrer Noël trois heures avant tous les fidèles du Prieuré. En effet, l'île de La Réunion, au large de Madagascar, est plus à l'Est que notre cher pays de France. En outre, il n'a eu besoin ni de bonnet, ni de gants, mais bien plutôt de ventilateurs ! L'été austral battait son plein ! En effet, quelques jours avant le départ en vacances des élèves, M. l'abbé Ginoux, responsable de l'île Bourbon depuis l'Afrique du Sud, a appelé à l'aide, et M. l'abbé a répondu présent.

Que le petit Jésus bénisse votre famille, et qu'il suscite parmi vos enfants de nombreuses vocations. S'il est une résolution à prendre pour nos mamans avant d'entamer 2022, c'est celle de venir réciter la prière des Mamans de Lu à la fin des messes chantées le dimanche. Et gare ! Dieu écoute volontiers ce genre de prières !

Janvier

Le *Te Deum* laisse derrière nous 2021, et le *Veni Creator* accueille 2022. Avec instance, nous avons demandé au Saint-Esprit de descendre sur cette terre, qu'Il semble avoir livré à la folie destructrice des esprits infernaux, comme pour la châtier de son impiété toujours grandissante. Les Etats qui ne songent toujours qu'à détruire l'enfant à naître, la famille, la nature… Cependant, c'est le propre de l'Espérance chrétienne, de croire, quand tout semble perdu, parce que le chrétien se souvient de la Croix, et sur la Croix, Jésus ne semble-t-Il pas vaincu ? Continuons donc à nous unir le plus souvent possible à la messe, où le prêtre présente au Ciel courroucé la seule victime qui puisse retenir le bras vengeur de Dieu. Certainement, si la colère divine n'a pas encore écrasé notre pauvre Europe apostate, c'est parce qu'il y a encore des prêtres et des fidèles unis à eux qui offrent le sacrifice de la nouvelle et éternelle alliance.

Le mois de janvier suit son cours. La Circoncision, le Saint Nom de Jésus, l'Epiphanie… les uns après les autres, les mystères de l'enfance de notre Sauveur nous sont mis sous les yeux par la Sainte Église dans son calendrier liturgique. Puis, la couleur verte de l'espérance revient, en attendant qu'elle se change de nouveau pour le violet de la meurtrissure, qui annonce la pénitence salutaire du Carême.

Le 9 janvier, dans son sommeil, le Révérend Père Marziac, fidèle et infatigable apôtre du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ, usé par les travaux et les veilles, rendait son âme à Dieu dans sa quatre-vingt dix-huitième année, la soixante huitième de son sacerdoce. En partant, il laisse ce message aux adolescents de 16 à 25 ans : « Posez-vous cette question, la tête dans les mains, devant le tabernacle : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Un prêtre s'en est allé au ciel… il faut le remplacer sur la terre.

Un évènement de taille a lieu à Saint-Joseph-des-Carmes : les confirmations, par Monseigneur Tissier de Malleray. Une quarantaine de jeunes et de moins jeunes viennent recevoir le sacrement des forts, si nécessaires dans cette vallée de larmes, où il nous faut combattre, sans jamais nous laisser aller.

LE SEIGNADOU HISTOIRE

Article n°36

Les persécutions

Reconduite en prison, Perpétue est réconfortée par ses compagnons captifs. Son père viendra de nouveau la presser de renoncer à sa foi avec force larmes et cris. Perpétue répondra que son nom même lui interdit de changer d'avis.

Parmi ses compagnons, nous l'avions vu, on comptait une jeune femme enceinte : Félicité. Tous les chrétiens détenus dans les geôles de Carthage devaient subir leur supplice le jour anniversaire du fils de Sévère, le César Geta. La loi romaine interdisait de conduire au supplice une femme qui devait mettre au monde. Félicité était inquiète. Elle n'en était qu'à son huitième mois, et ses compagnons la laisseraient seule sur cette terre, tandis que tous iraient jouir du Seigneur Jésus-Christ dans l'éternité. Ne serait-elle pas moins forte seule ? Ses bourreaux ne risquaient-ils pas même de la prendre en pitié et de lui épargner le martyre ? Si malgré tout elle était conduite au supplice, ce serait aux côtés de bandits de droit commun, et non plus entourée de la glorieuse milice chrétienne… Toute la communauté, émue de ces considérations, se mit en prières. Quelques instants à peine s'étaient écoulés, et Félicité ressentit les premières douleurs. Celles-ci furent terribles, au point d'arracher à la jeune chrétienne des cris de douleur. « Si tu te plains tellement en ce moment, lui dit l'un des gardes, narquois, que sera-ce demain, face aux bêtes ? » Simple et profonde fut la réponse : « Ma souffrance, aujourd'hui, c'est moi qui la porte, mais là-bas, un autre sera en moi, il souffrira pour moi, je souffrirai pour lui. »

La petite communauté attendit le jour des calendes de mars dans la ferveur. Quand on les sortit des geôles pour les mener dans l'arène, on voulut d'abord les vêtir de tuniques païennes afin de les ridiculiser. Perpetue, la fière patricienne, tint tête aux autorités et obtint qu'il n'en fût rien : « Nous donnons librement notre vie pour ne pas accepter de telles choses. Il y a comme un contrat entre vous et nous, vous ne pouvez nous les imposer. »

Perpétue, Félicité, Saturus, Revocatus et Saturninus furent suppliciés le 7 mars 203, aux arènes de Carthage. Revocatus et Saturninus périrent les premiers, livrés à un ours. Saturus, piétiné par un sanglier qui, au passage, blessa mortellement l'un des bourreaux, se retira une première fois sain et sauf. Ramené dans l'arène, on l'exposa à la fureur de l'ours, qui le laissa en paix. Finalement, un léopard lui déchira la gorge. Agonisant, et baignant dans son sang, il tâchait encore d'émouvoir et de convertir son bourreau, nommé Pudens.

Les deux jeunes femmes furent déshabillées et simplement couvertes de filet. Mais le peuple réclama qu'on les vêtit, parce que Perpétue était très frêle et que Félicité, qui venait de mettre son fils au monde, perdait du lait maternel. Le taureau alors les projeta une première fois, mais ne leur fit plus d'autre mal. Elles se réconfortèrent l'une l'autre, et furent reconduites saines et sauves. Un moment, elles crurent que la couronne leur échappait, mais la foule en furie réclamait qu'on les fit venir et qu'on les acheva par le glaive. Le bourreau tremblait, et le coup qu'il porta à Perpétue lui fut subir une très vive douleur, mais sans lui ôter la vie. Alors, fière et forte, la noble Romaine saisit la pointe du glaive et la posa elle-même sur son cou. Le bourreau n'avait plus qu'à enfoncer la lame. Les chrétiens de Carthage recueillirent les restes des martyrs et les ensevelirent dignement.

La passion des martyrs de Carthage est une des plus célèbres et des plus certaines, puisque le récit est, pour une grande part, le journal de Perpétue elle-même. Il est introduit et conclut par un auteur qui pourrait bien être le polémiste montaniste Tertullien. Celui-ci conclut magnifiquement la geste héroïque des martyrs : « Vous vous souviendrez de la gloire du Seigneur, vous tous qui fûtes témoins de ces faits, et vous qui, dans ce récit, les apprendrez, vous aurez la communion d'avec les saints martyrs et par eux avec Jésus-Christ, Notre-Seigneur, à qui sont la gloire et l'honneur. »

Tertullien avait écrit : « Nous nous multiplions quand vous nous moissonnez ! » La moisson récoltée par Septime Sévère fut abondante… L'Empereur Africain mourut en 211. Ses deux fils étaient censés lui succéder, mais Caracalla ne l'entendit pas de cette oreille, et commença son règne par l'assassinat de son frère Geta, et l'exécution de tous ceux qu'il considérait comme ses partisans, soit près de vingt mille hommes. Le règne d'un fou dangereux commençait. Dans des crises de folie, il voit le fantôme de son frère l'assaillir. Il a recours à de multiples superstitions pour s'en débarrasser, mais rien n'y fait. On eût pu craindre que sa folie furieuse ne s'abatte sur les victimes habituelles désignée par les prêtres des cultes païens : les chrétiens. Il n'en fut rien, et le paradoxe déjà constaté se renouvela avec Caracalla : les Empereurs qui s'avèreront de piètres chefs d'Etat, la plupart du temps, ne s'attaqueront pas aux chrétiens.



Amphithéâtre de Carthage (Tunisie)

Ephéméride du mois de février 2022		SAINT-JOSEPH-DES-CARMES MONTREAL		SACRÉ-CŒUR CASTRES	SAINT-DOMINIQUE DU CAMMAZOU FANJEAUX
		Confessions	Messes	Messes	Messes
mar. 1	Saint Ignace d'Antioche, Evêque et Martyr		6h45 et 11h30 8h30 : messe des mères de famille		7h15 et 11h40
mer. 2	**Présentation de Jésus au Temple et Purification de la Sainte Vierge** *2ème classe, blanc*		6h45 puis 10h30 : bénédiction, procession et messe chantée		10h30 : messe chantée
jeu. 3	De la Férie *mémoire de Saint Blaise, Evêque et Martyr*		6h45 et 11h30 : messe et bénédiction de St Blaise 10h30 : messe des Primaires		7h15 et 11h40
ven. 4	Saint André Corsini, Evêque et Confesseur *1er vendredi du mois*		6h45 et 11h30 18h30 : Heure sainte	18h00 : abbé Espi	7h15 et 11h40
sam. 5	Sainte Agathe, Vierge et Martyre *1er samedi du mois*	16h00 : abbé Delmotte	6h45 et 11h30 10h45 : activités 1er samedi 18h45 : office du rosaire	18h00 : abbé Espi	8h00
dim. 6	**Vème Dimanche après l'Epiphanie** *2ème classe, vert*	9h30	8h00 10h00	10h00 : abbé Espi	8h30
lun. 7	Saint Romuald, Abbé		6h45 et 11h30		8h00
mar. 8	Saint Jean de Matha, Confesseur		6h45 et 11h30		7h15 et 11h40
mer. 9	Saint Cyrille d'Alexandrie, Evêque, Confesseur et Docteur *mémoire de Sainte Apollonie, Vierge et Martyre*		6h45 et 11h30		7h15 et 11h40
jeu. 10	Sainte Scholastique, Vierge		6h45 et 11h30 10h30 : messe des Primaires		7h15 et 11h40
ven. 11	Apparition de la Sainte Vierge à Lourdes		6h45 et 11h30		8h00
sam. 12	Les sept Saints Fondateurs des Servites de Marie, Confesseurs	16h00 : abbé Espi	7h45 et 11h30		8h00
dim. 13	**Dimanche de la Septuagésime** *2ème classe, violet*	9h30	8h00 10h00	10h00 : abbé Paccard	8h30
lun. 14	De la Férie *mémoire de Saint Valentin, Prêtre et Martyr*		11h30		8h00
mar. 15	De la Férie *mémoire des Saints Faustin et Jovite, Martyrs*		11h30		8h00
mer. 16	De la Férie		11h30		8h00
jeu. 17	De la Férie		11h30		8h00
ven. 18	Sainte Bernadette, Vierge *mémoire de Saint Siméon, Evêque et Martyr*		11h30		8h00
sam. 19	De la Sainte Vierge au samedi	16h00 : abbé Chabot-Morisseau	11h30		8h00
dim. 20	**Dimanche de la Sexagésime** *2ème classe, violet*	9h30	8h00 10h00	10h00 : abbé Espi	8h30
lun. 21	De la Férie		11h30		8h00
mar. 22	La Chaire de Saint Pierre *2ème classe, blanc*		11h30		8h00
mer. 23	Saint Pierre Damien, Evêque, Confesseur et Docteur		11h30		8h00
jeu. 24	Saint Mathias, Apôtre *2ème classe, rouge*		11h30		8h00
ven. 25	De la Férie		11h30		8h00
sam. 26	De la Sainte Vierge au samedi	16h00 : abbé Paccard	11h30		8h00
dim. 27	**Dimanche de la Quinquagésime** *2ème classe, violet*	9h30	8h00 10h00	10h00 : abbé Chabot-Morisseau	8h30 *(Quarante heures)*
lun. 28	De la Férie		7h45 et 11h30		8h00 *(Quarante heures)*